

ART ET MARIAGE

LE "CANVASSER"

MAI JUGÉ



I
Comment le poète Léthéré portait
ses cheveux avant son mariage.



II
Tête de Léthéré après son
mariage.

CHANT DE PLUIE

O bruit doux de la pluie,
Par terre et sur les toits !
Pour un cœur qui s'ennuie,
O le chant de la pluie !
(Paul VERLAINE)

Le ciel est bas. Le temps est sombre,
La pluie, en cinglant mes carreaux,
Tombe sans trêve et sans repos
Des gros nuages qu'emplit l'ombre.

Tombe à torrents devant mon seuil,
Avec ton triste bruit qui me met l'âme en deuil.
Tombe, tombe, lugubre pluie,
Dans la campagne qui s'ennuie.

Le vent souffle, et sa grosse voix
Mugit dans la forêt mouillée.
Elle gronde, affreuse, éraillée,
A travers les arbres des bois.

Et sans cesse, devant mon seuil,
Avec son triste bruit qui me met l'âme en deuil,
Lugubrement tombe la pluie
Dans la campagne qui s'ennuie.

L'averse, en redoublant de rage,
Fouette l'air furieusement.
On entend l'apre sifflement
Des euménides de l'orage.

Et seul, debout devant mon seuil,
J'écoute la chanson qui me met l'âme en deuil,
La triste chanson de la pluie
Dans la campagne qui s'ennuie.

Tombe, tombe, encore et sans trêve !
Encor ! toujours ! encor plus fort ?
Avec ton claquement de mort,
Tombe, tombe, assombris mon rêve !

Qui vois-je là-bas, de mon seuil,
Tandis que je me sens dans l'âme un froid de deuil,
S'en aller tout seul sous la pluie,
Dans la campagne qui s'ennuie ?

C'est un vieillard, un misérable,
Cheminant de brie et de broc,
Couvert d'un haillon lamentable,
Et dont chaque pas fait : " ploc ! ploc ! "

Je le regarde de mon seuil,
Son pas lourd sonne en moi comme une cloche en deuil.
Où vas-tu, vieillard, sous la pluie,
Dans la campagne qui s'ennuie ?

Il s'en va vers l'inconnu sombre,
Il chemine vers l'incertain,
Un bâton noueux dans la main...
Puis il s'efface comme une ombre.

Il disparaît loin de mon seuil,
Et toujours, et toujours, avec son bruit de deuil,
Moins fort pourtant, tombe la pluie
Dans la campagne qui s'ennuie.

Lentement je sors de mon rêve...
Les nuages, en s'écartant,
Me laissent voir, discrètement,
La lune pâle qui se lève.

Tout pensif, je quitte mon seuil,
La nuit s'étend sur tout comme un voile de deuil,
On n'entend plus tomber la pluie
Dans la campagne qui s'essuie.

JULES FAGNANT.

(Pour le SAMEDI)

La femme était une travail-
leuse, qui peinait d'ur pour nour-
rir les siens ; elle n'avait aucune
sympathie pour le suffrage des
femmes.

Le canvasser qui faisait le
quartier le savait, mais il com-
ptait obtenir le vote du mari
pour son candidat en flattant la
femme.

— " Votre mari n'est pas à la
maison, " dit-il en entrant. " Il
travaille ? "

— " Pas lui, " répondit la
femme, en continuant à repasser
le linge des clients. " Vous le
trouverez au salon le plus près,
si vous avez besoin de lui. "

— " Pas besoin de lui, vous
pouvez faire aussi bien que lui, "

dit l'agent, en s'asseyant. " Ah ! si seulement
les femmes avaient le droit de vote, " ajouta-t-il
à mi-voix.

Elle le regarda, sans dire un mot et en conti-
nuant de repasser.

— " Avez vous jamais songé à l'importance
qu'il y a pour la femme, d'avoir son vote ? " con-
tinua le canvasser en s'adressant à la blanchis-
seuse.

— " Dame ! je ne sais. Je sais ce que c'est que
d'avoir mal aux reins ; mal aux jambes, si c'est
quelque chose comme ça. "

— " Mais non, ma brave femme ; c'est d'avoir
en politique les mêmes droits que les hommes.
Je vois que vous n'êtes pas pour le suffrages des
femmes. "

— " Je suis une femme qu'a pas peur de la be-
sogne. "

— " Dites-moi un peu, pourquoi vous n'êtes
pas pour ce suffrage. "

— " Parce que je n'ai pas le
temps, " répondit avec pru-
dence la blanchisseuse qui ne
savait pas trop ce qu'on lui
voulait et si elle n'avait pas
manqué à ses devoir en n'é-
tant pas pour ce suffrage.

— " Et que diriez-vous, " con-
tinua le canvasser, " si je
vous disais que si ce suffrage
existait, vous auriez un vote
comme votre homme et que
vous pourriez envoyer au
Parlement le député qui vous
plairait ? "

— " Ce que je disais ? " Elle
réfléchit un moment. " Je
dirai, vous êtes un blagueur.
V'là ce que je dirais. "

— " Mais si vous aviez un
vote, " ajouta en désespoir de
cause, le canvasser qui vou-
lait connaître les opinions de
la maison, " qui supporteriez-
vous ? "

— " Qui je supporterai ?
mais l'homme que je sup-
porte depuis huit ou neuf
ans. "

— " Et puis-je vous deman-
der qui c'est ? "

— " Comment qui c'est ;
mais mon homme, espèce
d'insolent. Attends un peu,
mon enjôleur j'avais t'appren-
dre à venir demander à une
honnête femme si elle sup-
porterait un autre que son
mari... "

Et le canvasser s'enfuit
épouvanté devant un mons-
trueux manche à balai qui
s'avavançait vers lui.

Un homme petit, faible, pâle, toussant, s'arrêta
devant un de nos plus grands marchands d'arti-
cles de voyage.

— " Vous désirez une malle ? " demanda un
commis qui se trouvait sur la porte.

— " Oui. "

— " Tenez, en voilà une que vous pourriez avoir
pour dix piastres et que personne à Montréal ne
vous vendra, pour moins de dix-huit. "

— " Pas bonne " répondit froidement le petit
homme souffreteux, " elle ne supporterait pas
même le voyage d'ici à Vaudreuil. "

— " Quoi ? " dit le commis, " je vous garantis
qu'elle est faite pour faire plusieurs fois le tour
du monde. Vous pouvez la secouer, la cogner
tant que vous voudrez, pour vous en convaincre. "

— " M'autorisez vous vraiment à l'essayer ? "

— " Tant que voudrez. "

Il l'essaya ; en moins de deux minutes, la malle
fut éventrée, les poignées arrachées, les roulettes
parties, les courroies coupées etc.

— " Arrêtez " s'écria le malheureux commis
" fallait dire que vous étiez employé de chemin
de fer, je vous ai pris pour un commis-voyageur
poitrinaire. "

UNE BONNE IDÉE

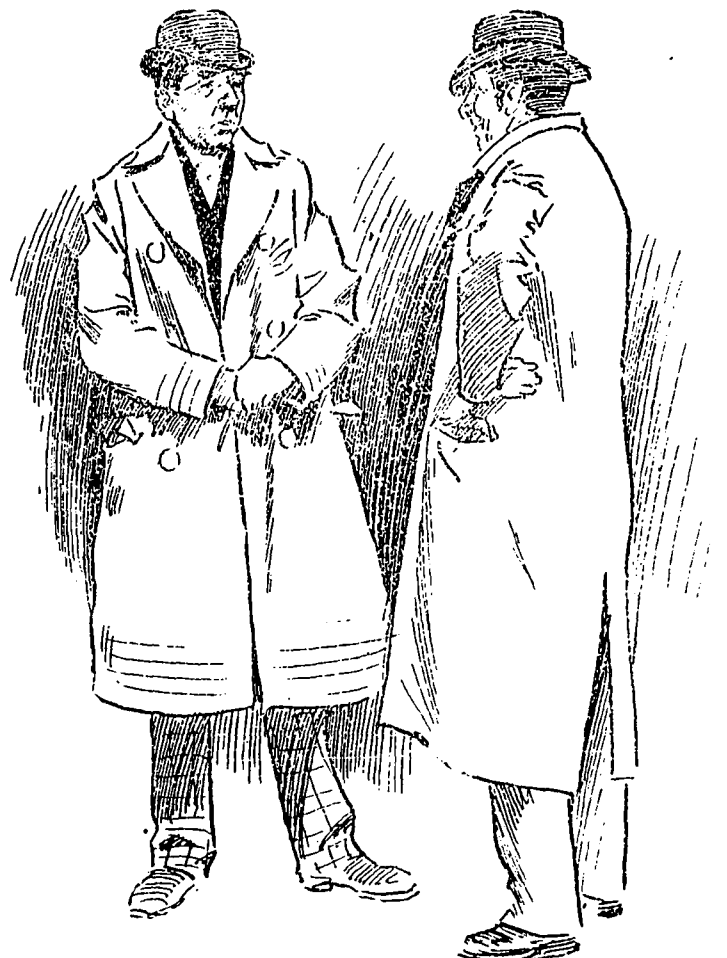
Nouveau pensionnaire (frissonnant). — Ce poète
est trop petit pour cette chambre.

Maîtresse de pension (doucement). — C'est vrai.
Je vais le faire mettre pour vous dans une cham-
bre plus petite.

APRÈS UNE QUERELLE

— Non cher, tu n'es qu'un âne.
— Parfaitement, seulement j'ignore si je suis
un âne parce que je suis ton ami, ou si je suis
ton ami, parce que je suis un âne.

POÉSIE ET VÉRITÉ



— Qu'est-ce que c'est que la poésie ?

— La poésie, grosse bête, c'est de rimer. La rimeur c'est des mots qui
finissent pareils, comme qui dirait deux chiens différents qu'auraient deux
queues de même couleur. Tiens, par exemple : " Mon ami Ladoleur, j'ai
embrassé ta sœur. " C'est ça de la poésie.

— Ah ! je vois : Mon ami Martin, j'ai brassé ta blonde.

— Ça rime pas ; c'est pas de la poésie.

— Possible, mais c'est vrai tout de même.